

# Dialecte du Val de Saire

## Charles Birette

### Dialectes et légendes du Val de Saire

Accueil : <http://www.decouvrir-montfarville.fr>

Le Val de Saire est cette sorte de petite presqu'île arrondie qui termine celle du Cotentin à l'Est de Cherbourg, comme la corne de la Hague la termine à l'Ouest. Il comprend les deux cantons de Saint-Pierre-Église et de Quettehou. Sa population globale est de 20.000 habitants.

Le chemin de fer n'a été connu dans cette région qu'en 1888, lorsqu'on inaugura le petit tortillard qui relie Valognes à Barfleur. Ce n'est pas un express. Il lui faut plus de trois heures pour parcourir, fumant, soufflant, sifflant, grinçant, cahotant, les vingt-cinq kilomètres qui séparent à vol d'oiseau ces deux points terminus. C'est lui toutefois qui a modifié la physionomie du pays, provoqué le développement de ses cultures maraîchères et déversé sur ses rivages, à la belle saison, un nombre toujours croissant d'étrangers. Aussi bien, il a donné à l'idiome populaire le premier coup mortel.

Le patois est sensiblement le même dans tout le Val de Saire. Cependant, c'est à Montfarville qu'il me paraît le plus fortement caractérisé. Entre les grosses communes du Val de Saire, Montfarville est la plus éloignée à la fois de Cherbourg et de Valognes. Est-ce une raison pour que son patois soit plus typique qu'ailleurs, moins influencé par le français ?

Il est vrai que je le connais mieux que les autres, ce langage entendu à l'éveil de mes jeunes années et dont j'usais moi-même avant d'entrer au collège. Au surplus, ceux et celles qui choyèrent mon enfance le parlaient purement : mes ascendants, depuis plus de deux siècles, ont pris femme dans le Val de Saire et passé leur vie entière à Montfarville. Ce sont toutes expressions sorties de la bouche des miens que je noterai dans ces pages, et telles qu'ils les prononçaient. En écrivant chacune d'elles, j'écouterai pieusement dans le passé déjà lointain

L'inflexion de voix chères qui se sont tues.

La langue de mon pays natal est très riche. Elle fourmille d'abord de ces curieux vocables qui ne sont point consignés dans les dictionnaires modernes, mais qu'on retrouve pour la plupart sous la plume des écrivains du Moyen-Age. Ces vocables sont fort imagés d'ordinaire, ils tintent ferme et clair comme de la monnaie de bon aloi. Si La Fontaine les avait connus, sans doute aurait-il regretté qu'ils eussent vieilli ! D'où viennent-ils ? quelle est leur origine et leur filiation ? On est embarrassé parfois pour le savoir. Cependant il ne faudrait pas trop s'obstiner à leur chercher des affinités germaniques. C'est du latin surtout que le dialecte du Val de Sair est issu comme les autres. Quelques vestiges des invasions saxonnes et normandes s'y rencontrent, mais plutôt dans les noms propres et les termes de marine que dans les mots usuels. En ce coin de la presqu'île, comme ailleurs, les « hommes du Nord » abandonnèrent leur langue pour parler celle du pays conquis.

Il est à peine besoin d'ajouter que notre patois ne doit rien à l'anglais. Qu'on ne renverse pas les rôles ! L'ancien dialecte normand, introduit par Guillaume le Conquérant en Angleterre, y fut longtemps la langue des seigneurs. A ce fait historique sont imputables les analogies entre l'anglais et le parler de nos campagnes.

C'est surtout en termes concrets que le patois est plus riche que le français. Entrons dans une cour de ferme. On nomme avers l'ensemble des animaux qui s'y rencontrent. Les aumailles sont les bêtes à cornes. L'aumé est un jeune bœuf, et l'amouillante une vache près de mettre bas. Une jeune brebis se nomme gerche ; le bélier est un ran. Le poulain qui tette encore s'appelle un laiteron ; s'il a un an c'est un antenais...

Du premier coup d'œil, ne reconnaît-on pas à la figure de ces vocables des enfants de bonne maison, la plupart apportés chez nous par les Romains, quelques-uns par les conquérants ultérieurs ? Et l'on se demande pourquoi ils ont perdu leur titre de français ? Car ils l'étaient autrefois ; ils occupaient même une place d'honneur dans la littérature médiévale.

En voici qui vibraient au XII<sup>e</sup> siècle sur le luth de Wace chantant Rou : avère (animaux de la ferme), colin (petite étable), étraîn (paille), mucîner (cacher), truble (bêche), et la fameuse affirmation vère (oui).

Aux vocables proprement dits, qui sont comme le fond de notre patois, s'ajoute une liste respectable de tournures. métaphores, comparaisons, périphrases, sentences. C'est toute une rhétorique originale et pittoresque

étonnamment, mais qu'on ignore en partie ou qu'on a oubliée dans les régions voisines.

Ainsi un chapeau haut-de-forme s'appelle û cape à magiè de la chai : on ne le mettait autrefois que les jours de grande fête quand on allait faire ripaille, la fin de l'année c'est le tchu de l'an, et le prolongement de l'hiver est la coue de l'hivè. Sous le ciel se dît : souès le touornant du solèi. Pour exprimer qu'il pleut en abondance, on dit : il pilleut à pailas, à siotàs, à càudrounàs; ou bien : I déquerque de pîleure (ancien français desquerquier, décharger).

Qu'est-ce que poudro l'iôd b'nite ? c'est faire l'Aspersion. Havelo û bùè ? C'est nettoyer avec un hâvé (fourche recourbée) le ruisselet qui borde les prés. Vouèchié une crépie ? c'est laver un morceau de linge.

Lâquiè le bouton est une métonymie qui prend le commencement de l'action pour l'action toute entière î.. Tumbo de l'iô est une périphrase citée par Cotgrave et employée par Montaigne : « Il se desroboit pour tumber de Veau ».

On dit de quelqu'un qu'il est coueffie en supeus de bouollon s'il a sa casquette en arrière ; qu'il est détafaito s'il a perdu ses cheveux (comme le faitage d'une maison sa couverture).

Celui-ci est mal nourri : î ne rebouque pas su le rôôt ; celui-là est pleinement rassasié : si les quatrîèmeus passaient, i ne le merquevaient pas veude (les quatrîèmeus sont les employés de l'octroi).

Vivre douillettement = coume û poulet dans û bingot; se trouver à son aise == à sen pontificat; au comble de ses vœux = au coupé de sen pêrie (poirier) ; dormir profondément == coume û léron (lérot); marcher lentement == pêni-pêno ou à sen petit laisi; avancer bruyamment := en chabrenâudant, c'est-à-dire en imitant le bruit d'un cordonnier (chabrenâud) qui frappe sur les chaussures. Des gens se suivent à la file == pet-à-coue (littéralement ; pied à queue).

Celui qui s'égare physiquement a pilo su mâle herbe; mais s'il s'égare dans son jugement il est dans la rue de Touorniole.

Un homme expérimenté n'est pas dénichie d'à matin ; un flatteur est û faiseus d'arrière-pië (arrière-pied == grande révérence) ; un riche paresseux est û majeus de pain gâgnië; un inconstant est û vive-le-vent-vive-la-vêle (comparons cette ample métaphore à la grêle girouette du français !).

Un homme très occupé a bien des, bûnettes à entierro; un tatillon empature de bûnettes a la basse ioo. Quant à celui qui cherche à raffiner, ch'est pas d'sa fâte si les crapauds n'ont po d' coue. Entreprendre des recherches qui n'aboutiront pas, c'est (trachié nèves dans jans brûlés).

Il faut exécuter se dit.. Ch'est pas tout que de dire « verbum»,..faut que « car» » en set (très curieuse allusion aux paroles de l' Angélu).

Que faire d'un incapable î le mettre à garda de, oues dans û pi couert (garder des oies dans un puits couvert est à la portée de tout le monde !) Il serait facile de grossir cette liste. On pourrait citer par exemple des figures saupoudrées de sel gaulois. Car le paysan du Val de Saire comme Victor Hugo nomme « le cochon par son nom ». Il est vrai qu'il s'en excuse en disant : respect de vouès, ou respect de la compâgnie...

Que conclure de tout ce qui précède? Si cette poésie du langage est l'apanage des peuples primitifs, il faut croire que, parmi les patois dé la province, le nôtre - avec le haguais son proche parent - s'est le mieux conservé. Il a subi moins que les autres l'influence du français, et représente une des espèces typiques de l'ancien dialecte normand, puisqu'il garde jalousement tant de locutions et de figures archaïques.

La même idée s'impose quand on examine sa phonétique. Beaucoup de sons qu'émettent nos paysans existaient

dans la langue romane, nous l'avons déjà remarqué au chapitre précédent, toutefois, c'est ici qu'on doit faire la part des choses. Entre la langue des trouvères normands et le dialecte d'aujourd'hui, si des rapprochements sont aisés à noter les différences ne manquent pas. Pour conservateur qu'il soit, le patois n'a pas laissé d'évoluer. Car toute langue évolue, surtout une langue populaire. Plus vivante qu'une langue littéraire, elle évolue avec plus de liberté et de naturel, sans subir les heurts ni les entraves des grammairiens. Tel apparaît le dialecte du Val de Saire. Dans le champ de sa phonétique les savants trouveraient à glaner. Ils y verraient réunis et plus marqués tous les caractères si curieux du parler bas-normand, mais aussi quelques-uns qui lui sont propres. Le premier qui s'impose à l'attention, c'est le paiement : très intéressant en lui-même, il donne la clef de plusieurs autres. Puis l'on ne saurait négliger ceux qui se rapportent à la diphtongaison, à la nasalisation, à la palatalisation et à la vocalisation.

Le potement. — Voilà un mot qui ne figure pas, à ma connaissance, dans la terminologie des linguistes. Mais, populaire dans la presqu'île, il a l'avantage d'exprimer d'une façon simple, concrète, facile à saisir, un phénomène capital, dont il faut examiner la régularité et fournir l'explication.

Les gens du Val de Saireotent, c'est-à-dire qu'ils prononcent po l'adverbe « point » et terminent aussi en o beaucoup d'autres mots : infinitifs, participes passés et substantifs. Ce n'est pas, à vrai dire, la propriété exclusive de cette région, puisqu'on pote de l'autre côté du Hague-Dick, à la pointe extrême de la Hague, comme Fleury l'a remarquée. Cependant, il y a une particularité que n'ont signalée, ni Fleury à l'extrémité du cap, ni Romdahl à Saint-Pierre-Église : les vieux patoisants du Val de Saire, surtout de Montfarville, après l'o final sont fidèles à prononcer légèrement un i. Et cet i, si petit qu'il soit, est utile à enregistrer, ainsi que nous le verrons tout à l'heure. (Je me permets de le noter comme un iota souscrit : o).

Pour bien comprendre le potement, c'est surtout à l'infinitif des verbes qu'il convient de l'observer.

On sait qu'en français les verbes de la conjugaison sont les plus nombreux : il y en a, paraît-il, 3.400 sur 4.000. Ces verbes français en er se divisent en 3 groupes dans notre patois. Selon la lettre qui termine leur radical, ils ont l'infinitif en è (è très ouvert et légèrement diphtongué), en ié (i fortement diphtongué), ou en o (o légèrement diphtongué).

1. Ceux dont le radical se termine par une voyelle ou un r vocalisé (r) ont l'infinitif en è : appier (appuyer), baher (balayer), crier, ennuer (ennuyer), envier (envoyer), se fier, jouer, lier, nier (noyer), ruer (lancer des pierre). scier, suer, tuer; amarer (arranger), chaffaver (effaroucher), chirer (cirer), deurer (enjoliver), étchuver (écurer)

2. Ceux dont le radical se termine par une palatale, c'est-à-dire par ch, j, qu, gu, ll (l mouillé), gn, iss, ont l'infinitif en ië : cachië (chasser), marchië, trachië (chercher), vouëchië (laver sommairement); bougië, chergië (charger), magië (manger), viagië (voyager); fiquië (ficher), juquië, pêquië, travêquië (aller d'une place à l'autre), teurquië (tordre, dans le sens de tresser);

3. Les autres, c'est-à-dire ceux dont le radical se termine par une consonne labiale ou dentale, ont l'infinitif en o : guerbo, tumho ; sâuco; cordp, d'mèando; câuffo, étouffo ; alo (aller), mélo; aimo, sumo (semmer); déjeuno, dino; soupo, trompo; ferro, entierro; pouusso, tasso, verso; acato (acheter), vento ; lavo, rêvo.

Comment expliquer que l'infinitif latin are ait abouti en patois à ces trois sons différents ?

Rappelons-nous que dans le français primitif le latin are avait donné régulièrement er qui se prononçait è, et nous avons l'explication du premier groupe où le son na pas évolué (sauf une légère segmentation). Souvenons-nous aussi que, précédé d'une palatale, are latin avait donné non pas er mais ier qui fut d'abord une diphtongue forte (ié). C'est précisément cette diphtongue qui persiste en patois dans les verbes du deuxième groupe : là encore pas d'évolution. Mais voici l'évolution qui se manifeste dans les verbes du troisième groupe. L'è final, au lieu de se cristalliser en e fermé comme dans le français, franchit deux étapes dans notre dialecte : il devient d'abord a et ensuite o.

Comment cela? En suivant les lois naturelles de la phonétique l'è s'ouvre encore davantage en se segmentant (èe) et finit par aboutir à l'a ouvert diphtongue (âe.) : première étape. Or la plupart des patois de la presqu'île ont franchi cette première étape et ne l'ont pas dépassée : acatâe, lavâe, soupâe. Mais il y a une deuxième étape. Car cet a ouvert tend à se fermer et à devenir o en suivant le processus que voici : âe-âe-ôe-oe-o. Et le patois du Val de Saire a franchi cette deuxième étape : acato, lavo, soupo .

Après l'infinif, considérons le participe passé. Pour le masculin, pas de difficulté : nous y retrouvons les trois mêmes sons, ê, ië, o, selon les trois groupes de verbes. Mais au féminin, caractérisé par l'allongement de la voyelle, nous avons respectivement ê (légèrement diphtongue), î non diphtongué (c'est le son français ie), et a fermé et très long :

la vague que j'ai acatâ. Pourquoi cet à ? Parce que la voyelle a moins évolué au féminin qu'au masculin : elle n'a franchi que la première étape.

Comme preuve que le patois est d'une régularité étonnante et qu'il ne doit rien au caprice individuel, les mêmes lois phonétiques se manifestent dans les substantifs formés à l'imitation des participes passés. Ainsi, ce sont les substantifs français en é précédé d'une Labiale ou d'une dentale qui font o en patois : còoto, dégro, gro., passo, Laino; surtout les noms latins en tas : absurdito, bonto, brutalito, éto, faculto, fierto, gaïto, /tounêteto, infinnito, liberto, , naito, parento, qualito, saletto, santo, voluto. Ce sont les substantifs français en ée précédé d'une palatale qui font ie en patois : nichie, pinchie, dragie, gorgie, vergie, ivognie (araignée), poignie, onglie, villed (veillée), béquie, pouquie. Enfin, ce sont les substantifs français en ée précédé d'une labiale ou d'une dentale qui font à en patois : engambâ, borda, ondâ, fâ (fée), gaffâ, allâ, bolâ, geîâ, fuma, , chimenâ, matina, bùerrâ (beurrée), entierâ, fusâ, risâ, risâ, fessâ, pensâ, assiettâ, montâ, potâ, corvâ

Pour en finir avec cette question du potement, remarquons encore que les nombreux verbes en o de la première conjugaison en ont entraîné quelques autres qui sont de la troisième : avo (avoir), aperchiëvo, d'vo (devoir), pouvo, rechevo, savo (savoir); mais ces derniers n'ont que l'infinif en o. Par contre, le verbe « être » (en patois été) fait au participe passé éto, ou plutôt to : il a to content.

Diphtongaison. — Le dialecte du Val de Saire, comme le haguais et comme toute langue qui évolue librement possède beaucoup de diphtongues, surtout de diphtongues fortes. Elles lui donnent des harmoniques dont la langue officielle est dépourvue ; elles lui permettent de filer ses sons, de les terminer en douceur et en refermant la bouche, tandis que le français garde la sienne ouverte comme un dadais! L'ancien français connaissait la plupart de ces diphtongues ; mais au cours des âges il les a affaiblies et rejetées, conservant seulement dans sa graphie le moule de quelques-unes.

Nous avons observé déjà dans notre patois la persistance des anciennes diphtongues fortes àu, èi, ië. Elles ne méritent vraiment ce nom qu'au Val de Saire et à la Hague. Dans les autres régions du Cotentin, si, l'on s'écarte du français en maintenant leur première voyelle, on néglige souvent de prononcer la deuxième : câ pour câu (chaud), sé pour sèi (soir), trachi pour trachië (anc. français trachier), bergi pour bergië (berger, anciennement bergier).

La diphtongue orale primitive ài ne persiste que dans quelques mots, comme fraïse. On sait que l'ancien français l'avait réduite tantôt à e ouvert, tantôt à e fermé. Le français d'aujourd'hui continue de l'écrire ai et la prononce généralement e ouvert, tandis que notre patois la prononce e fermé : jâmais, maison, mâuvais, paix, vaisselle.

Notons toutefois la différence (si conforme au génie de la langue) qu'il fait entre le singulier et le pluriel à la troisième personne des verbes : ait se prononce e fermé ; aient se prononce e très ouvert et diphtongué.

Comme diphtongue de l'o fermé, nous avons déjà remarqué à Montfarville celle du potement ; les jeunes générations ont une tendance à la simplifier. — On y rencontre aussi une diphtongue très vivante de l'ô ouvert que ni Romdahl ni Fleury n'ont signalée. Elle consiste à prononcer o plus ouvert qu'en français, puis à le fermer

en rapprochant les lèvres : ôô. Elle existe dans les pluriels en ots, ocs : chabôôts (sabots), môôts, pôôts, crôôts, côôts, et en général dans tous les mots où o est suivi de s (il suffit que l's ait existé en latin) : clldôts, dôôts, chdôte, rôôte, suppoôtsition, bôoquet, côoto, pôôttille. (gros poteau), roôt, tatdôt ; enfin dans quelques autres vocables : bôdchon (bouchon), mdoque (mouche), i fdôt (il faut), i vôt (il vaut), iôo (eau), siôo (seau). Ce curieux traitement de o est surtout marqué à Montfarville. Et il est particulier au Val de Saire. C'est plutôt le son eu qu'on trouve vers le centre de la presqu'île : ccleus, deus, cheuse, reuse.

Restent à signaler les diphtongues uë et ouë. Uë vient la plupart du temps de o ou de u latins, toniques et libres. Ordinairement brève à la fin des mots : bùë (ruisseau), jùë (jeu), moussùë (monsieur), suë (seuil), suë (suif), tchùë (cuir), ùë (œil), elle s'allonge devant une ou plusieurs consonnes : bùërre (beurre), fùëlle (feuille), mûës (mieux), pûëssëant (puissant), tchûëzaïne (cuisine), ûërs (yeux), vùëllëlche (vieillesse), et s'affaiblit en devenant ueu devant un r vocalisé (r) : lueure (lire), sueure (suivre), tchneure (cuire).

Ouë vient la plupart du temps de o ou de u latins, toniques et entravés. Ordinairement brève à la fin des mots : fouë (four), jouë (jour), touë (tour), elle s'allonge devant une seule consonne (ou deux consonnes dont la deuxième est r) : couër (cour), couëtûme (coutume), gouëtû (qui a du goût), mouëtûre (montre), noueës (nous), pouëre (pauvre), rouëlette, rouëge, souës (sous), et s'affaiblit en devenant ouo devant plusieurs consonnes, un son mouillé, un r vocalisé : bouorse (bourse), couorte (courte), fouormi (fourmi), ouorme (orme), touorte (pain de 6 kilos) ; amouollëante, bouollon, castaïouogne (couverture de laine), Valouognes; bouore (cane), courée (fressure), couori (courir), mouori (mourir), souoris (souris).

N. B. — La désinence latine torem, qui s'exprime tantôt par ou, tantôt par eu dans les patois voisins, donne uniformément le son eu (légèrement diphtongue) au Val de Saire, qu'il s'agisse de l'agent (en français eur) ou de l'instrument (en français oir) : batteus (bateur), botteleus, cacheus (chasseur), faiseus, farceus, fâqueus, fumeus, majeus, menteus, ramouneus, râteleus, tracheus; batteus (battoir), couleus (passoire), démêleus, , entouneus, grageus, juqueus, mireus, moucheus, etc.

En résumé, notre patois hérite les diphtongues, puisqu'il en conserve de très anciennes et qu'il en crée de nouvelles. « Les sons ouverts s'acheminent vers la diphtongaison » comme dit Guerlin de Guer : ainsi l'e très ouvert de bête, fête, tête. est diphtongué. Cependant il n'aime pas ui qu'il a réduite tantôt à u, tantôt à i : aigulle, angulle, ennu ; brit, pllie (pluie), pi (puits), sie (suie). Pour l'adverbe « puis », et ses composés « depuis » et « puisque », il y a hésitation : les vieux patoisants prononcent pûë, les jeunes pié.

Nasalisation. — D'après Darmesteter, « jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, les voyelles a, e, o, précédant n ou m, étaient nasalisées même lorsque les nasales étaient suivies d'une voyelle ». A partir de cette époque elles sont devenues orales dans le corps des mots, et n ou m servent de consonne d'appui à la voyelle suivante. On prononçait donc dans l'ancien français : an-née et non a-née, hon-me et non ho-me.

Ici encore notre patois reste fidèle à l'ancien usage : il conserve devant une voyelle atone toute la gamme des nasales, c'est-à-dire : an, en, in, on, un. Il ne dit pas, comme le français moderne : ca-nne, étre-nnes, fi-ne, il tonne, commu-ne ; mais il prononce comme autrefois : can-ne, étren-nes, fin-ne, i ton-né, coumun-ne. Il agit de même pour am, em, im, om, um : lan-me (lame), fen-me (femme), din-manche(dimanche), pon-me(pomme), pllum-me (plume).

Partant de là, il est aisé de comprendre la tendance à changer en o les sons an, en, am, cm, devant une voyelle atone. La différence n'est pas grande entre can-ne et conne, étren-nes et étrone, lan-me et lome, fen-me et fomme. Pour franchir cette distance, il ne faut qu'alourdir un peu la prononciation. Voilà pourquoi ou croit entendre un o dans ponais.jone (jeune), jomais, somedi, tandis que les paysans qui parlent bien patois disent en réalité : pan-nais, jen-ne. jan-mais, san-medi. Même remarque pour les mots que le français écrit ain, aim, ein, agn, aign : certains patoisants à prononcer étro-in pour étrâin, fo-irn pour fâim, po-ine pour pèine, campagne pour campâine, ognè pour agnè (agneau), bogniè pour bàgniè (baigner).

Cependant, on se dénasalise devant une voyelle accentuée. En ce cas, o se change en ou, et n (ou ni) commence

la syllabe suivante : bounet, coument, counaile, coumèle, douno), honnête, monnaie, mougniè (meunier, anc. fr. monnier), nounette (coccinelle), poumië, soumië, sounette, thoumas, tonnerre, Tounette (Jeannetonnette).

A la fin des mots et devant une consonne, an se diphtongue et ne peut plus se confondre avec en comme en français. Ainsi tant ne se prononce pas du tout comme temps, ni van comme vent : an est plus ouvert, et précédé d'un petit e qui lui sert pour ainsi dire d'appogiature. J'indique ce son par éan : beanc, chéantre, dëanche, effeant, grêand, Jean. léampe, mêantè, rëan (bélier), sèang, tèant, vëan.

Notre patois qui se complait aux diphtongues orales fortes, comme nous l'avons remarqué précédemment, possède aussi des diphtongues nasales fortes. Les deux principales, ien et àin, existaient dans l'ancien français.

La diphtongue ien, apparue dans la langue au XIII<sup>e</sup> siècle, est faible en français, forte en patois. Dans les mots bien, mien, rien, sien, tchien, tien, viens, c'est sur i qu'on appuie davantage ; la nasale qui suit ne s'entend que faiblement.

Le français moderne écrit encore avec deux voyelles bain, faim, main, pain, sain; mais au mépris de l'étymologie il ne fait plus entendre que la deuxième. En patois ces mots présentent deux nasales : an et in. C'est la première qu'on articule fortement, puis on termine le son sur la deuxième prononcée faiblement : bain, faim, etc. Cette manière d'agir remonte au XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> siècle.

Palatalisation de L. — Le son de l mouillé est le résultat de la combinaison de l et du yod palatal. Il a disparu du français parce que « trop difficile à prononcer » dit Darmesteter. En effet on supprime l et on ne prononce plus que yod : bata-yon. Mais le paysan du Val de Saire articule toujours les deux éléments ; bata-lyon. (Je note par deux l comme en français — malgré l'imperfection de cette graphie — le son de l mouillé : c'est afin d'éviter la confusion que pourrait produire y (yod) devant e muet dans les mots famille, fille, paille, etc.).

La lettre l est mouillée en patois dans les mêmes cas qu'en français. Elle l'est en outre après les consonnes b c, f, g, p. C'est ce phénomène que Guerlin de Guer a étudié dans le Calvados et qu'il explique comme il suit pour le groupe gl : « L'l qui suit la palatale se mouille en vertu d'une sorte d'assimilation physiologique. Les mouvements nécessaires à la production du son gl sont éminemment complexes ; l'un part de la racine de la langue, l'autre de la pointe. La langue passe d'une extrémité à l'autre du palais sans transition visible, sans intermédiaire. Cet intermédiaire nous est fourni par l'élément palatal qui se dégage ».

Quelle que soit la valeur de cette explication, c'est un l mouillé qu'on prononce toujours invariablement au Val de Saire dans les groupes bl, cl, fi, gl, pl. Et il n'est point nécessaire que ces groupes soient « initiaux » ; leur placr dans le mot n'importe pas.

Bl : blîê, bllêanc, bllèu, blond, blloquet, bllouque (boucle), câbllè, créabllè, crîbllè, ensemblè, fiëbll (faible), habllè (havre), sabllon, tabllè, trembllè, trublè.

Cl : cllaque, elle, clîëampin (boiteux), cllercheu (clarté), cllinque (clenche), cllôôs, cllou, cîloque, cllou-poing. Ecllipo (éclabousser), onclle, sercclèus, trénaclle (remuant).

Fl : fllais (fléau), fllatto, flllëambo, flleu (farine), flllie (espèce de coquillage), flllouxe (variété de pomme de terre), flllipe, Crétoflle, enfliler, épitaflle, fëanflilue (berlue)

Gl : gllajèus (glaièul), gllâne, gllëand, gllerru (lierre), glllette (gelée de viande), glllûè (glui), aigllè, aveugllè,

Pl : pllaisi, pllague, pllât, pllâtre, pllëanche, pllèante, pllèin, pllûme, pllèure (pleuvoir), plli (plie), plllie (pluie), couplè, épllet (rapidité au travail), souplè, ëampllûme (enclume).

Vocalisation de JR. — Il existe enfin dans ma région natale deux sortes d'r bien distincts. Lorsque cette lettre voisine avec une consonne (gras), avec une seule voyelle (rat), ou qu'elle est doublée (terre), on la prononce du gosier, en grasseyant. Mais le son est tout autre, lorsque r est placé entre deux voyelles. Il est plus juste alors de l'appeler r mouillé comme Fleury, que post-palatal comme Romdahl. Car le son est produit par une légère vibration de la langue à l'entrée de la bouche entr'ouverte et semble une évolution de l'r alvéolaire. Pratiquement, on peut dire que cet r se prononce i (comme dans o-iage, orange); on ne l'entend même pas si c'est un u qui le précède (vétu-e, voiture). En usage seulement dans le Val de Saire et la Hague, une telle particularité contribue largement à rendre le parler de ces régions inintelligible aux étrangers.

Toutes les fois qu'elle se produit, je mets un point sous l'r, à l'imitation de Fleury (r) : amrer, dare (gros ventre),

mare; père, quéru (vigoureux), vère; affaire, aire, Val de Saire ; chire (cire), mireus, pirotte ; houore, courage, mouore (mûre, subs.)

Tels sont les caractères les plus saillants de ce riche et savoureux patois qui « recèle une musique étrangement harmonieuse pour les initiés,... est incomparable de tendresse sur les lèvres des aïeules et des mères... mais possède aussi des vocables d'une énergie singulière,... participe du rythme cadencé des vagues et du courroux de la tempête . reflétant les multiples aspects du ciel normand pour que la physionomie si originale de notre dialecte apparaisse avec tout son éclat, il faut la placer dans un cadre qui lui convienne. Je n'en sais pas de plus approprié qu'une veillée d'hiver autour de l'âtre ou de la table, où l'on contait naguère ces vieilles légendes du terroir... condamnées à disparaître en même temps que le seul langage capable de les exprimer.